

[Navigation](#) – [Plan du site](#)

[Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée](#)

- [fr](#)
- [en](#)

[Accueil](#) > [Numéros](#) > [87-88](#) > [Première partie](#) > [I. Livres et lieux publics de lectur\(...\)](#) > **Manuscripts, livres et culture livres(...)**

[Sommaire](#) – [Document suivant](#)

[87-88 | septembre 1999](#)

[Livres et lecture dans le monde ottoman](#)

I. Livres et lieux publics de lecture

Manuscripts, livres et culture livresque à Istanbul

Manuscripts, books and reading culture in Istanbul

Frédéric Hitzel

p. 19-38

[Résumé](#) | [Index](#) | [Plan](#) | [Texte](#) | [Bibliographie](#) | [Notes](#) | [Citation](#) | [Auteur](#)

Résumés

[English Français](#)

Works on the history of books and libraries in the Ottoman Empire is still in its very early stages. Authors who do publish on the subject emphasize the technical history of printing, the history of art and the written book. Since authors come up against a number of problems such as sources, it is of interest to present background concerning written books in Istanbul and their production and distribution as well as describing the public reading places available to the

inhabitants of the capital. The article also analyzes the portrait of the Turkish reader and the « reading capacity » of the intellectual Ottoman over the centuries especially during the 16th to 19th centuries.

Les études consacrées à l'histoire du livre et des bibliothèques existent dans le domaine turc, mais en sont encore à leurs balbutiements. Il nous a ainsi semblé utile de présenter le livre-manuscrit à Istanbul, sa fabrication, sa commercialisation ; d'évoquer ensuite les lieux publics de lecture qui s'offraient aux habitants de la capitale, en insistant plus particulièrement sur la naissance des bibliothèques publiques. Enfin, d'essayer de cerner le lecteur turc, et de savoir quel était la « capacité livresque » de l'intellectuel ottoman au cours des siècles, notamment au cours de la période qui va du XVI^e au XIX^e siècle.

[Haut de page](#)

Entrées d'index

Mots-clés :

[manuscrits](#)

Keywords :

[manuscripts](#)

Géographie :

[Empire Ottoman](#)

[Haut de page](#)

Plan

[Circulation des livres-manuscrits dans Istanbul](#)

[Fabrication et commercialisation du livre stambouliote](#)

[La circulation des livres](#)

[Les lieux de lecture](#)

[Les bibliothèques publiques d'Istanbul](#)

[Les cafés de quartier](#)

[Les Kiraathane](#)

[Lecture et lecteurs](#)

[Les thèmes de la lecture](#)

[Formes de lecture](#)

[Haut de page](#)

Avertissement

Ce document est issu d'une numérisation par OCR (reconnaissance optique de caractères), il peut contenir des erreurs. Pour une version sans erreur, le lecteur pourra se reporter au fac-similé de la version papier.

Texte intégral

[PDF 1,7M Signaler ce document](#)

« Il y a des livres à Constantinople en quantités énormes. Les bibliothèques et les marchés en débordent. Il y arrive des livres de tous les pays du monde. Nous en avons rapporté un grand nombre plein d'intérêt, dont Dieu - qu'il soit exalté ! nous facilita l'acquisition. »

1Ce témoignage de l'ambassadeur marocain Abû-1-Hasan 'Alî b. Muhammad al-Tamghrûtî, de passage à Istanbul en 1589-1590, montre à quel point le marché du livre-manuscrit était animé dans la capitale ottomane (M. Tamgrouti, 1929, 68). Cet état de fait est confirmé par d'autres voyageurs comme l'orientaliste français Antoine Galland qui, en 1672-1673, passa une année à Istanbul à écumer les boutiques des libraires (*sahhaf*) à la recherche de manuscrits grecs, arabes, persans et turcs pour la Bibliothèque du Roi. Cet orientaliste avait un goût insatiable qui allait des classiques persans aux *divan*, *tezkere* et autres histoires ottomanes. La plupart de ces volumes, raconte-t-il, étaient enluminés et même illustrés, comme l'album, mis en vente à deux cents piastres, qui comprenait deux cent soixante-huit pages de calligraphies et de miniatures, dont bon nombre, lui disait-on, avaient été faites pour les sultans Mehmed II, Bayezid II, Soliman le Magnifique et ses fils (A. Galland, I, 164) ; ou encore un manuscrit de soixante-six miniatures qu'il prit à tort pour une œuvre cosmologique populaire, le *Asâ 'ib al-Makhlûkât*, mais qui était en fait le fameux *Miracname* ouïghour, ou « Ascension de Muhammad » (Paris, BN, ms. Turc 190). Les manuscrits de cette qualité étaient évidemment exceptionnels, mais ils témoignent de la vitalité du marché du livre-manuscrit dans la capitale ottomane à cette époque.

2De nos jours, il est difficile d'imaginer ce que fut la culture livresque en une société qui connaissait l'écriture, mais ignora pendant longtemps l'imprimerie. Une chose est cependant sûre, Istanbul, tout comme Constantinople auparavant, concentrait une forte activité liée au livre que le présent article propose d'étudier à travers l'étude de la circulation des livres-manuscrits et l'évocation des lieux de lecture publique d'Istanbul, en insistant plus particulièrement sur la naissance et le développement des bibliothèques publiques.

Circulation des livres-manuscrits dans Istanbul

Fabrication et commercialisation du livre stambouliote

3À Istanbul, le nombre de personnes travaillant autour du livre est important. En 1631, selon le témoignage du chroniqueur ottoman Evliya Çelebi (1611-1684), il existe deux corporations de libraires dans la capitale : l'une qui comprend 50 boutiques et regroupe 300 personnes et paraît rattachée aux corporations religieuses (Evliya Çelebi, 1314 h./1898, I, 525), l'autre 60 boutiques et 200 personnes, dont un certain nombre sont des libraires ambulants, et qui est mentionnée avec les corporations des papetiers (*kagitçilar*), des relieurs (*mücellidler*), des enlumineurs (*müzehhibler*) des fabricants d'encre (*müreккеçiler*), des tailleurs de calames (*kalemtraşçilar*), etc. (Evliya Çelebi, 1314 h./1898, I, 609) : cette dernière semble tourner son activité vers les populations ordinaires de la ville, bien que les ouvrages qu'elle vende soient essentiellement de caractère religieux. À ces chiffres considérables, il faut ajouter - toujours d'après la même source - comme auxiliaires de la confection et de la conservation du livre 300 relieurs (*mucelledân*) travaillant dans 100 ateliers (Evliya Çelebi, 1314 h./1898, I, 609 ; O. S. Gökyay, 1996, 291). Bien entendu ces différentes corporations et ateliers ne travaillent pas seulement pour la capitale mais également pour tout l'Empire.

4À l'origine, les échoppes des bouquinistes (*sahhaf*) d'Istanbul s'alignent le long d'une allée à l'intérieur du grand bazar, dans l'actuelle allée des Yorgancılar, près de la porte qui conduit à la mosquée et à la *medrese* du sultan Bayezid et, un peu plus loin, aux huit *medrese* fondées par Mehmed II, constituant le *sahn-i semân* ou *semâniye*. La proximité de ces *medrese*, les plus importantes de la capitale, a dû motiver l'emplacement. La corporation de ces *sahhaf* est très ancienne puisqu'elle est mentionnée lors de la construction du grand bazar, ordonnée par Mehmed II en 1456 (H. Inalcik, 1979-80, 1-17). De leur côté, les copieurs et relieurs s'établissent dans les rues et ruelles environnantes, et les *khan* les moins fréquentés servent d'entrepôts où s'entassent les volumes placés en réserve. Ainsi s'organise un quartier où des centaines de compagnons travaillent côte à côte, et qui comprend du XVI^e au XIX^e siècle plusieurs milliers d'âmes - familles comprises - vivant de la copie, de la reliure et de la librairie.

5À la fin du XIX^e siècle, par souci de sécurité et pour se prémunir des risques d'incendies, les *sahhaf* quittent le grand bazar pour s'installer dans ce qui s'appelle alors le *hakkâklar çarsist* (marché des graveurs), qui devient peu après le *sahhaf çarsisi* (le marché des libraires). Les *sahhaf* se présentent alors sous la forme

d'échoppes, généralement petites et étroites, sans étagères. Les vendeurs comme les clients s'installent sur des kilims, des tapis ou des peaux sur lesquels s'entassent pêle-mêle les manuscrits et les livres (Belleten, 1952, 131 ; A. Kaynardag, 1984, 267-283 ; A. Kaynardag, 1994, VI, 406-408 ; I. Akbulut, 1991, 64-67). Proche du grand bazar, de la *medrese* Bayezid, et peu éloigné du sérail, ce quartier offre ainsi l'avantage de constituer le grand centre marchand de la capitale. Il l'est et le reste encore de nos jours, notamment grâce à l'ouverture de grandes universités turques ces dernières années.

6 Mais, comme tout marchand tend à se rapprocher de sa clientèle, au fur et à mesure du développement de la ville et de l'accroissement du lectorat, les bouquinistes et les libraires vont essaimer : à l'ancienne concentration des boutiques près du grand bazar, fait suite une implantation plus diversifiée le long de la Babiali Caddesi, l'avenue de la Sublime Porte, qui conduit de la place Beyazit à la place de l'Hippodrome, l'At Meydani. Ils s'installent à proximité des centres de pouvoir et des organes de presse qui, au XIX^e siècle, se concentrent dans ce quartier. Selon Ahmed Rasim, qui se base sur les témoignages du célèbre libraire Kirkor Efendi (Kirkor Kayseriyan), la première librairie de ce quartier est ouverte par un certain Toros, sur l'emplacement d'un atelier de gravure (*hakkâk*) du nom d'Antranik (J. Strauss, 1992, 14). Dans ce secteur de la ville, le commerce des livres va désormais se développer. Parmi les grandes librairies de la Babiali Caddesi fondées dans les années 1880, il convient de rappeler l'*Arakel Kutubhanesi* de Arakel Tozliyan (m. en 1912), plus connu sous le nom de Kitabcı Arakel ; la librairie de Karabet (ou Garabed) [Keshishian, m. en 1910], la librairie Tefeyyüz ; les librairies des trois frères Kayserian ou Kayserlian : Kasbar fonde la *Tedrisat Kutubhanesi* (Librairie de l'enseignement), Kirkor l'*Astr Kütübhanesi* (Librairie du Siècle) et Ohannes la *Vatan Kutubhanesi* (Librairie de la Patrie). À ceci, s'ajoute la « Librairie Islam et Armée » (*Kitabhane-i İslam ve Askeri* ultérieurement connue sous le nom de *Kitabhane-i Hilmi*) fondée en 1896 par l'imprimeur-éditeur Tüccarzade İbrahim Hilmi [Çigraçan, 1880-1963] et la *Kanaat Kütübhanesi*, appartenant au libraire d'origine juive İlyas Efendi (İlyas Bayar, 1880-1945) (J. Strauss, 1992, 14-16). Dans le même temps, des librairies occidentales s'installent de l'autre côté de la Corne d'Or dans le quartier européen de Galata-Péra. Parmi les plus importantes figurent les librairies allemandes comme la Librairie internationale d'Otto Keil (*Lorenz Keil*), située près de l'ambassade de Russie, qui jouissait du titre de « fournisseur de S. M. I. le Sultan », la librairie française de D. Valéry et la librairie de S. H. Weiss, près de l'ambassade de Suède. Enfin, près du Tünel, il existe plusieurs libraires grecs bien connus, notamment Rigopoulo et Christodoulos Constantinou (J. Strauss, 1992, 16 ; S. N. Duhani, 1947, 36, 49).

7 Ces nouvelles boutiques, de type occidental, montrent désormais leur marchandise à tous. Elles sont largement ouvertes sur la rue et, contrairement aux échoppes étroites des *sahhaf*, exposent leurs livres sur des étals - appelés *sergi* — qui sont protégés par un auvent de bois ou de toile. Parfois, au-dessus des étals, les titres des livres nouveaux sont affichés. D'autres boutiques présentent pêle-mêle des ouvrages empilés, poussiéreux, où il est parfois possible de dénicher une

édition rare. Accueillantes aux clients, ces nouvelles librairies constituent aussi des lieux de la sociabilité lettrée en même temps qu'elles font du livre un objet familier même pour ceux qui ne l'achètent pas.

La circulation des livres

8 Il semble que, jusqu'au début du XIX^e siècle la plupart des livres-manuscrits en circulation dans la capitale ottomane, en dehors des Corans, des poésies, des contes populaires, des dictionnaires et des méthodes de grammaire, étaient surtout des recueils de notes ou des copies d'ouvrages réalisées par des oulémas, des lettrés ou, plus simplement par des étudiants, pour leur usage personnel, qui passaient ensuite de main en main. Il n'existait pas de « marché » du livre neuf à proprement parler. Chaque groupe social exploitait avant tout le stock constitué sur place au fil des générations. On s'y prêtait assez généreusement les volumes qu'on possédait, les nouveautés n'étant diffusées que lentement parmi les protecteurs, les amis ou les correspondants attirés d'un auteur.

9 Lorsqu'une personne souhaitait acquérir un livre-manuscrit, il lui suffisait d'en faire faire une copie auprès d'un professionnel, *hattat* ou *yaza*. Il avait aussi la possibilité d'emprunter une copie auprès des *sahhaf* du grand bazar. En 1672, Antoine Galland rapporte dans son journal le témoignage suivant :

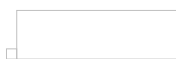
« Il y a dans le Bezestein [Bedesten, grand bazar], certains libraires qui ne font autre trafic que de prêter ces livres à lire pour 4 ou 5 aspres [...] » (A. Galland I, 242).

10 Au XIX^e siècle, avec la multiplication des imprimeries, les livres-imprimés tendent progressivement à supplanter les livres-manuscrits. Ceux-ci sont désormais vendus « à la criée » par des colporteurs, les *müvezzi* ou *bohçaa*, qui offrent non seulement des livres, mais toutes sortes d'imprimés, de la plus petite brochure aux grands périodiques. Ils parcourent continuellement les hôtels publics et les différents quartiers de la ville, où ils débitent chaque jour des ouvrages en tout genre. Pour des raisons pratiques, les livres sont vendus en épisode sous forme de fascicules (*forma, cüz'*) d'une quinzaine de pages. Lorsque l'ouvrage est entièrement publié, l'acheteur n'a plus qu'à porter ses fascicules dans un atelier de reliure (*mûcellidhane*).

11 Avec le temps, la production va se diversifier. On commence à livrer brochés les romans et beaucoup d'ouvrages que les acheteurs peuvent, s'ils le souhaitent, conserver en la forme ou faire relier. Les *müvezzi* traditionnels perdent dès lors progressivement leur importance au profit des librairies modernes (*kitabhane, kütübhane*) et, comme nous le verrons plus loin, des « cabinets de lecture » (*kiraathane*). Notons enfin que les *kitabhane* ou *kitabevi* et *sahhaf* traditionnels ne sont pas les seuls distributeurs. Il n'est pas rare, par exemple, de trouver des ouvrages chez le papetier, l'écrivain public, de même que chez le vendeur de thé,

l'apothicaire ou le marchand de tabac de son quartier. Dans une annonce de journal, on peut lire, par exemple, que toute personne désireuse d'acquérir un exemplaire de la *Mecmua-i finun*, une revue fondée par Münif Paşa (1828-1910) en 1862, est priée de s'adresser directement à l'imprimerie ou aux bureaux de poste de Beyazet, Beşiktaş et Üsküdar ; un encart publicitaire, précise que la même revue est également disponible auprès des personnes suivantes : le libraire (*kitabçı*) installé au n° 7 du Mercan Yokuşu, l'intendant de la corporation des bouquinistes (*sahhaflar kethudast*) Hüseyn Efendi d'Alep, le papetier (*kagitçi*) Hafiz à Beyazet, le scribe (*yaza*) Osman à Üsküdar, le bouquiniste (*sahhaf*) Kœhler, installé dans le Aynalı Çarşı de Beyoğlu ou bien le pharmacien Vuçino à Beşiktaş (J.- Strauss, 1992, 11-12).

12Mais à défaut de pouvoir s'acheter un livre ou un journal, le lecteur ottoman pouvait aller les consulter dans les différentes bibliothèques publiques de la capitale ainsi que dans des lieux publics, tels que *kahvehane* et, à partir du XIX^e siècle, « cabinets de lecture » (*kiraathane*) et salons de thé.



Bibliothèque du sultan Abdulhamid (intérieur), Mouradgea d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire Ottoman*, I, planche 32.

Les lieux de lecture

Les bibliothèques publiques d'Istanbul

13Jusqu'en 1661, la capitale ottomane ne possède que deux sortes de bibliothèques : d'une part les bibliothèques religieuses attachées aux grandes mosquées, aux *medrese*, aux *türbe*, aux *tekke* et aux *zâviye*. Les collections de livres, essentiellement religieux, sont surtout constituées des dons et legs des fidèles effectués par le biais de *vakfiye* (acte de création d'une fondation pieuse).

14D'autre part, il existe des bibliothèques fondées par les sultans et leur entourage (femmes ou fille du sultan, grand-vizir, grand amiral, *seyhülislams*, *kazasker*, chef des eunuques, etc.). Les bibliothèques impériales les plus célèbres sont celles de sultan Bayezid, de Soliman le Magnifique, de la mosquée des Princes (Şehzade Cami), de Ahmed III dans la troisième cour du palais de Topkapı, de Mahmud I^{er} à Sainte-Sophie (E. Yücel, 1984, 201-208 ; M. Üer, 1984, 209-210) et de la Nuru Osmaniye (M. Ulker, 1983, 111-126). Il est certain que ces grandes bibliothèques ne sont pas des bibliothèques de lecture, mais essentiellement des lieux destinés à l'accumulation d'un patrimoine et à sa conservation. Elles sont des signes tangibles de la « grandeur » des souverains au pouvoir, et, dans une moindre mesure, un instrument de travail pour les élites du palais et un nombre très limité de maîtres, d'élèves et de disciples. Cependant, ces bibliothèques impériales

complètement souvent les bibliothèques religieuses, car elles renferment des ouvrages traitant de toutes sortes de sujets : la logique, *lafalsafa*, la géométrie, l'astronomie, la musique, la médecine, l'alchimie, l'histoire, la géographie, etc.

15 En 1678, l'ouverture de la bibliothèque Köprülü dans le quartier de Çemberlitaç sur la Babiali Caddesi va ouvrir la voie à un troisième type de bibliothèque : les bibliothèques publiques (*halk kütüphaneleri*).

16 Le XVII^e siècle voit ainsi naître en Turquie - presque simultanément en Angleterre, en France et en Italie — la bibliothèque publique moderne, disposant d'un fonds permanent mis à la disposition de tout le monde, qui plus est libre d'accès et gratuite. Les promoteurs de cette idée généreuse ne sont ni le sultan, ni les *medrese*, ni les hommes de religion, mais des mécènes, eux-mêmes collectionneurs et désireux de faire un noble usage de leur fortune. La construction de ces bibliothèques publiques, commencée par les grands vizirs Mehmed Paşa KÖprülü (1656-1661) et son fils Fâzil Ahmed Paşa (1661-1676), va se poursuivre avec l'ouverture de la bibliothèque du grand-vizir Kara Mustafa Paşa (1676-1683) de Merzifon dans le quartier de Çarçikapi ; puis, en 1669, par celle du grand-vizir Amcazâde Hüseyin Paşa (1699-1702) dans le quartier de Saraçhanebaşı. Désormais, le nombre des bibliothèques publiques va se multiplier : 1700, Fey-zullah Efendi ; 1708, Çorlulu Ali Paşa à Çargikapi ; 1715, Sehit Ali PajaàVefa ; 1719, bibliothèque du grand-vizir Nevşehirli Damât Ibrahim Paşa, quartier de Sehzâdebaşı ; 1734-35, Hekimoglu Ali Paşa, quartier de Davud Paşa ; 1734-35, Çârullah Efendi, cadi d'Edirne, près de l'Ayak Medrese de Fâtih ; bibliothèque Hacı Beçir Aga, quartier de Çagaloglu ; 1741, Anf Efendi à Vefa ; 1741, Aşir Efendi, fondée dans le quartier de Bahçekapi par le *seyhulislam* Aşir Efendi ; 1762, Ragip Paşa, fondée par le *re ts ül-kuttâb* Koca Ragip Paşa dans le quartier de Lâleli ; 1768, Veliyüddin Efendi ; 1775, Molla Murad dans le quartier de Çarşamba ; 1781 Selim Aga à Ūskiidar, fondée par Hacı Selim Aga, maître (*hoca*) du sultan Selim III ; 1818, Hâlet Efendi, dans le couvent des derviches Mevlevi de Galata ; 1845, Es'ad Efendi ; 1850, Nâfiz Paşa ; 1859, Hiisrev Paşa, à Eyûb (M. Gökman, 1965 ; G.Kut, 1980-81, 341-374 ; M. Alpayet Ö.Safiye, 1982 ; J.-L. Bacqué-Grammont et N. Vatin, 1983, 99-109, I. Erûnsal, 1988). Selon Mouradgea d'Ohsson, on en dénombre trente-cinq à Istanbul à la fin du XVIII^e siècle (M. d'Ohsson, II, 488).

17 Les fonds de ces bibliothèques publiques restent cependant très modestes. La bibliothèque des Kôpriilü, par exemple, probablement la plus importante, qui regroupe pourtant les legs de quatre membres de la famille Kôprülû, à savoir Kôpriilû Mehmed Paşa, Kôpriilû Fazil Paşa, Hafiz Hacı Ahmet Paşa et Mehmed Asim Bey, compte moins de trois mille manuscrits, 2775 manuscrits exactement : 326 en turc, 2359 en arabe et 90 en persan (M. Gökman, 1952, 32-36, 43-48 ; R. Seçen *et ai*, 1986 ; E. İhsanoglu, 1995, 35). Une autre bibliothèque très célèbre, celle de Ragip Paşa, ouverte en 1762 dans le quartier de Lâleli, 1 274 manuscrits, dont 41 en arabe, 1 165 en persan et 68 en turc (E. İhsanoglu, 1995, 39-40).

- 1 Au XV^e siècle, et plus encore au XVI^e siècle, les Occidentaux recherchaient,

par exemple, les manu (...)

18 Pour essayer de comprendre cette brusque politique de construction des bibliothèques publiques d'Istanbul, il est nécessaire de rappeler quelques éléments. Tout d'abord, les Ottomans ont toujours montré de l'intérêt pour l'écrit. Ils ont d'ailleurs hérité de magnifiques dépôts de livres qui se sont perpétués ou constitués au cours des siècles : héritage de l'Empire byzantin ; héritage des royaumes islamiques d'Orient, et se sont enrichis au fil des conquêtes¹. Les premiers sultans eux-mêmes ont ce souci de conservation. Mehmed II (1444-1481), le Conquérant de Constantinople, possédait une bibliothèque et un scriptorium à l'intérieur du nouveau palais de Topkapi (F. Çagman, 1987, 16-18 ; J. Raby, 1983, 15-34 ; 1987, 296-321). D'autres enrichissent leur bibliothèque en passant des commandes. C'est le cas de Murad III (1574-1595) pour qui les artistes et artisans de la cour composèrent le *Süleyman-nâme* (1579), le *Sur-nâme* (1581), le *Silsile-nâme* (1583) et le *Hünernâme* (1584-88), tous illustrés de magnifiques miniatures.

19 À la fin du XVII^e siècle, à l'époque où l'Empire ottoman rencontre ses premières défaites sérieuses en Europe centrale, on note un fort intérêt pour le livre-manuscrit. Les autorités ottomanes prennent, par exemple, toutes sortes de mesures pour sauver et préserver leur patrimoine. L'exportation des manuscrits est soumise à des contrôles très stricts. En 1128 h./1715-16, un décret impérial adressé aux libraires interdit la vente des beaux livres (*kütüb-i nefise*) aux marchands étrangers et leur exportation hors des provinces ottomanes sous prétexte qu'ils deviennent rares (Râşid, 1282/1865-1866, IV, p. 238). Ce décret s'adresse non seulement aux Européens qui achètent les manuscrits islamiques en grand nombre à cette époque, mais également aux fonctionnaires ottomans qui profitent de la situation pour s'enrichir. Des inventaires homologués, comme ceux de la cour du cadî d'Edirne, montrent, par exemple, comment des bibliothèques considérables sont mises en vente (Ö. L. Barkan, 1966). D'autres documents insistent, quant à eux, sur les profits énormes réalisés par certains vendeurs dénués de scrupules (A. Kabacali, 1989, 119). Ce regain d'intérêt pour le livre-manuscrit correspond aussi à une période où les Ottomans connaissent des campagnes militaires désastreuses dans les provinces du Danube et dans les Balkans, causant des pertes culturelles considérables. On en a pour preuve les importants manuscrits réunis par l'éminent orientaliste et érudit bolonais, Luigi Ferdinando Marsigli, qui proviennent, pour la plupart, de la Grande Mosquée de Buda, détruite par un incendie en 1686, et de la bibliothèque de Belgrade, pillée après sa chute en 1688 (Piemontese, 1989, p. 3-35). Enfin, on constate, et ce n'est probablement pas non plus une coïncidence, un intérêt de la part du sultan lui-même. C'est en effet l'époque où Ahmed III (1703-1730) entreprend la construction de sa bibliothèque, l'*Enderûn-i Hümayûn Kütübhanesi*, dans la troisième cour du palais de Topkapi. Le fonds de cette nouvelle bibliothèque, inaugurée en 1719, est constitué du rassemblement de diverses petites bibliothèques jusqu'alors dispersées dans le palais, et d'un ensemble de manuscrits provenant de la bibliothèque du grand vizir Sehid Ali Paşa (M. Refik,

20Sehid Ali Paşa, marié à Fatma Sultan, fille d'Ahmed III, était lui-même un grand bibliophile, qui fonda une bibliothèque- *vakf* de trois étages à Istanbul, dans le quartier de Sehzadebaşı. À sa mort au combat, à Petervaradin, en août 1716, ses livres furent répertoriés pour être ultérieurement transférés dans sa bibliothèque encore en construction. Mais en janvier 1717, Ahmed III signa personnellement un décret (*hatt-i humayun*) à l'intention du *kazasker* Sun' ullah Efendi, lui ordonnant de confisquer les biens et les effets de Şehid Ali Paşa qui n'avaient pas été inventoriés comme *vakf*. Ce décret concernait essentiellement les beaux manuscrits répertoriés dans un registre de trois volumes. La confiscation s'avéra plus facile à dire qu'à faire ; aussi le décret fut-il suivi d'une *fetva* par le *Şeyhulislam* de l'époque, Abu Ishak Isma'il Efendi, qui précisait que les oeuvres de philosophie (*felsefe*), d'astronomie et d'astrologie (*nücum*), de poésie (*es'ar*), d'histoire et de biographie, étant cousues de mensonges, n'auraient pas droit au *vakf* et seraient donc confisquées (I. E. Erünsal, 1988, 70-77). Le véritable but de la *fetva* était ainsi d'envoyer au palais les plus beaux manuscrits confisqués, de vendre le reste et de satisfaire l'excessive bibliophilie du sultan.

21On constate enfin qu'à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, les souverains ottomans font de plus en plus appel à des « hommes de plume » (*kalemiyye* ou *ehl-i kalem*) au détriment des « hommes de guerre » (*ehl-i seyf*) pour diriger le pays. Ce sont ces grands-vizirs, *rets ül-küttâb*, *defterdar* ou autres *kâtib* qui, au XVIII^e siècle, construisent à Istanbul les premières bibliothèques publiques.

22Nous ne savons pas ce qui a brusquement motivé ces dignitaires à bâtir. De même, nous ne connaissons pas grand chose sur la fonction de lieu de lecture de ces bibliothèques publiques. On est sûr qu'il ne s'agit pas de bibliothèques réservées à de petits cercles, mais il faut quand même y voir des « bibliothèques savantes » : bien qu'officiellement ouvertes à tous, seule les fréquente, dans la pratique, un public de lecteurs cultivés, souvent ceux qui possèdent déjà une bibliothèque privée. Aussi leur multiplication, avant le XIX^e siècle, ne doit-elle pas être trop directement attribuée à une croissance du nombre de lecteurs. Il s'agit plutôt de monuments destinés à conserver la mémoire d'un haut dignitaire (elles abritent aussi ses archives) ou d'un riche particulier et à sélectionner et codifier le patrimoine littéraire.

23Cette volonté de fonder une bibliothèque peut d'autre part provenir d'un sentiment religieux, de la constatation d'une nécessité pratique ou d'un désir d'affirmer sa personnalité. En effet, la création d'une bibliothèque apparaît d'abord comme un acte pieux, un devoir religieux. L'homme de loi, l'homme d'État, l'homme de lettres qui construit une bibliothèque ou lègue sa collection ou une partie de sa collection de livres attire sur son tombeau les vœux et les bénédictions de tous les musulmans qui en feront usage. Ceci est d'autant plus vrai pour l'époque que les livres sont chers. Construire une bibliothèque, c'est

aussi rendre service aux habitants d'un quartier, favoriser le peuplement de ce quartier, et par là même donner l'occasion de montrer aux habitants les bons sentiments du donateur à leur égard, sa munificence, son importance sociale ou politique, éventuellement son attachement à ce quartier, ou plus simplement à une tradition. D'ailleurs, ce donateur n'oublie jamais de témoigner de ses sentiments religieux et surtout de mentionner son nom dans l'inscription dédicatoire qui est placée à l'entrée de la bibliothèque.

24 Avec l'apparition des bibliothèques publiques, naît la bibliothèque destinée avant tout à la lecture et non pas à l'accumulation d'un patrimoine et à sa conservation. Du point de vue architectural, cette nouvelle bibliothèque, dont un modèle s'impose avec la bibliothèque des Koprülu et persiste pour un certain nombre de bibliothèques d'Istanbul jusque dans la première moitié du XIX^e siècle, se présente comme un bâtiment de brique, constitué d'une salle surmontée d'une coupole. Elle se compose d'une salle de lecture, conçue selon un plan rectangulaire, et parfois d'un dépôt (*hazîne-i kütüb*). À partir de ce modèle de base, plusieurs variantes voient le jour. La bibliothèque AŞir Efendi, par exemple, bâtie sur l'ordre du *çeyhulislam* AŞir Efendi, comporte deux étages ; celle d'Atif Efendi à Vefâ est composée de plusieurs bâtiments, dont certains destinés à héberger les lecteurs de passage. La bibliothèque Sehit Ali Paşa, installée dans le quartier d'Uskub, comporte trois niveaux : une cave, un-rez-de chaussée et un étage, ce qui a l'avantage d'offrir une bonne ventilation et de renforcer les structures du bâtiment en cas de tremblement de terre. Dans tous les cas les murs sont percés de nombreuses fenêtres offrant une luminosité maximale.

25 L'entrée des bibliothèques se compose généralement d'un vestibule ou d'un portique où le lecteur est invité à déposer ses babouches. Une mosquée se doit de présenter à la vue un certain dépouillement. De même, les bibliothèques offrent un intérieur sobre et austère qui révèle les exigences de la civilisation musulmane. Quelques revêtements de céramique reproduisent des fleurs stylisées, des décors géométriques ; des versets coraniques ou des *hadith* (faits et gestes) du prophète, calligraphiés, recouvrent parfois les murs. L'organisation spatiale ressemble à l'espace intérieur des mosquées : sur les côtés, des armoires où sont placées les livres offerts à la lecture ; libre au centre. Le mobilier se limite le plus souvent à quelques longues tables basses ou des lutrins (*rahle*) posés à même les tapis derrière lesquelles les lecteurs viennent s'agenouiller. Pour lutter contre les mauvaises odeurs qui déplaisent aux visiteurs qui n'y sont pas accoutumés, on étale des fleurs, des épices et on fait brûler de l'encens. Les livres-manuscrits, renfermés dans des étuis en maroquin rouge, vert ou noir, qui les garantissent de la poussière et des vers, sont posés à plat - et non en hauteur comme en Occident -. Le titre est tracé en grosses lettres sur la tranche du livre et sur celle de son étui. On les range par catégories, les uns sur les autres, dans des armoires protégées par des fenêtres de verre ou de toiles, qui s'alignent le long des murs, ou dans les quatre coins de la salle de lecture. Dans certaines bibliothèques, on voit aussi apparaître, au milieu de la pièce, une grande cage formée de tringles de bronze doré, et artistement travaillée, dans l'intérieur de laquelle on range les livres, et

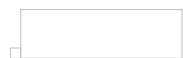
que l'on surnomme « l'armoire centrale » (*ortadaki dolap*) (cf. ill. 3).



Secrétariat du directeur des finances (*defterdar*), Mouradgea d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire Ottoman*, III, planche 178.

26À la fin du XIX^e siècle, au moment de l'ouverture des grandes bibliothèques publiques ottomanes, telles que, en 1884, la bibliothèque de Bayezid - autrefois appelée *Kutuphane-i Umumî-i Osmanî* (Bibliothèque publique ottomane) - et, en 1918, la bibliothèque de la Suleymaniye, l'aménagement intérieur des bibliothèques subit des transformations significatives. Les tables font leur apparition, ainsi que les chaises à dossier, sur lesquels on s'assoit « à la franque » et que l'on peut déplacer à l'intérieur de la bibliothèque. Pour permettre la consultation des fonds, des fichiers sont constitués.

27Excepté les mardis et les vendredis, ces bibliothèques restent ouvertes toute l'année. Elles sont confiées à la garde et aux soins d'un conservateur (*hafiz-t kutub*), d'un bibliothécaire (*kâtib-i kütüb*), d'un relieur (*mücellid*) et d'un gardien (*bev-vâb*) rémunérés par le biais de *vakf*, c'est-à-dire que des biens détenus en pleine propriété sont aliénés au profit de la bibliothèque, reconnue d'utilité publique.



Bibliothèque du Grand Vizir Koca Ragip Paşa, José-Maria Jouannin-Jules Van, *Turquie*, Paris, 1840, pp. 116-117.

28Si l'on en croit Mouradgea d'Ohsson, le lecteur ottoman du XVIII^e siècle est libre « de parcourir l'ouvrage qu'il veut, d'en faire des extraits, même de le transcrire en entier, mais en travaillant toujours dans la bibliothèque ; les réglemens de ces fondations ne permettant jamais de prêter aucun livre » (M. d'Ohsson, II, 490).

29Bien entendu, les bibliothèques publiques d'Istanbul sont installées à proximité des quartiers étudiants, mais aussi près de leur source d'approvisionnement : les libraires (*kitabhâne*), les bouquinistes (*sahhaf*) et les ateliers de copistes et de reliures (*mücellidhane*). Le bibliothécaire joue à la fois un rôle d'artiste et d'administratif. Dans un cas, il s'occupera aussi bien de la direction artistique de la production de ces ateliers que de la gestion et de l'entretien des livres ; dans l'autre, sa tâche sera purement administrative.

30Enfin, en ce qui concerne les méthodes d'acquisition et de catalogage des ouvrages dans les grands volumes in-folio qui portent le titre d' *esame-i kutub ou defter-i kütübhanesi*, nous savons très peu de choses ; des modalités de l'utilisation des bibliothèques, de leurs coutumes et des conditions du travail

intellectuel, presque rien.

Les cafés de quartier

31 Un autre lieu de lecture prisé par les Stambouliotes est « la maison du café », les fameux *kahvehane*. Le café est une institution déjà ancienne. Les premiers sont ouverts à Istanbul en 1555 probablement grâce à la faveur du sultan Soliman le Magnifique (1520-1566). Le succès est alors immédiat. S'intégrant dans l'espace urbain, au cœur des quartiers communautaires, près des souks ou de la mosquée, ils vont vite devenir un des éléments caractéristiques des villes de l'Orient musulman. En l'absence de statistiques précises, il est difficile d'évaluer leur nombre. Mouradgea d'Ohsson en signale cinquante à Istanbul vers la fin du règne de Soliman le Magnifique (1520-1566), six cents sous les règnes de Selim II (1566-1574) et de Murad III (1574-1595) (M. d'Ohsson, 1788-1824, IV, 79). Le premier chiffre à peu près sûr date du début de la République : en 1925, le Service des Statistiques de la Préfecture d'Istanbul dénombrait 1 656 cafés, auxquels il convient d'ajouter 227 *gazino* (terme utilisé pour désigner de grands cafés à terrasse) (F. Georgeon, 1997, 55).

32 Les cafés, qui se développent un peu partout dans la ville, surtout le long de la Babrali Caddesi, ou encore, au XIX^e siècle, le long de la rue Direklerarasi, sont constitués d'une construction simple, comprenant adossées aux murs des banquettes (*peyke, sedir* ou *kerevei*) recouvertes de tapis, de kilim ou de peaux de moutons et sur lesquelles on s'assoit en tailleur. Sur le sol sont jetées de simples nattes. Sur les étagères, le cafetier, qui est aussi barbier, prête quelques livres aux clients qui savent lire. En effet, les *kahvehane* ne sont pas seulement des lieux où l'on peut boire du café ou d'autres boissons, consommer des sucreries ou bien fumer un narguilé. Ce sont également des espaces de rencontre, de plaisir, de distraction, d'information et de culture où l'on vient aussi écouter des œuvres littéraires ou assister à la lecture. Dès le XVI^e siècle, l'historien Ibrâhim Peçevi notait (I. Peçevi, 1968, I, 258) :

« Quelques-uns qui aimaient le plaisir, et surtout quelques bons vivants de la classe des lettrés, pouvaient se réunir à vingt ou trente dans chacune des *kahvehane*. Certains lisaient des livres et des traités élégants, d'autres jouaient au tric-trac et aux échecs. D'autres apportaient leurs poèmes à peine écrits et discutaient à propos de l'art. »

33 Les *kahvehane* deviennent avec le temps le rendez-vous incontournable des gens de lettres et des hommes politiques, l'espace où se fait la circulation des nouvelles et la confrontation des opinions. Au XIX^e siècle, la curiosité extrême, impérative, pour la nouveauté et pour l'information va rapidement les transformer en centre de la divulgation des échos et de la vie politique. Dès lors, les *kahveci* ou tenanciers ont, qu'ils le veuillent ou non, une double casquette :

limonadiers et gaze-tiers. Une aubaine que certains d'entre eux exploitent, en tenant les nouvelles fraîches par la mise à disposition de leur clientèle de toutes les feuilles de chou destinées à alimenter les conversations. Les cafés deviennent ainsi l'épicentre des nouvelles, des traditions orales, des rumeurs de toutes sortes, tout en restant des lieux de lecture simples et accueillants (F. Georgeon, 1997).

Les Kiraathane

34Au XIX^e siècle, un nouveau type d'établissement, apparenté aux cafés, va faire son apparition : « les salons de lecture » (*kiraathane*). Il s'agit désormais de cafés où lecture et récitation (*ktraat*) jouent le premier rôle (J. Strauss, 1992, 12-13 ; 1994, 140-143).

35L'un des premiers « salons de lecture », surnommé Uzunkahve, est ouvert en 1857 par un Arménien, Serafim Efendi, sur l'Okçularbaçi Sokak, à proximité de l'actuel Sahhaflar Çarçisi et de la mosquée Bayezid (A. S. Unver, 1979, 481-490). Le bâtiment comporte trois étages : au rez-de-chaussée, se trouve une imprimerie et un dépôt ; au premier, le salon de lecture proprement dit où l'on propose des livres, des journaux, des brochures, et qui fait en même temps office de café ; au second étage, des chambres sont mises à la disposition des provinciaux qui ne veulent pas aller à l'hôtel, ou qui n'ont pas de famille à Istanbul. L'établissement de Serafim Efendi met à la disposition de ses clients des journaux publiés en province, où il expédie également des brochures et des livres.

36Le modèle inauguré par Sarafim Efendi fait des émules. En 1861, la Société Scientifique ottomane (*Cemiyet-i İmiye-i Osmaniye*), sorte d'Académie fondée par Münif Bey (futur Münif Paşa, qui fut ministre de l'instruction) sur le modèle de la Royal Society d'Angleterre, ouvre à Eminönü un salon de lecture, estimant que les écoles et les *medrese* ne suffisent pas à l'instruction générale et que les livres et les journaux sont trop chers. Dans son édition de 1889-90, *Annuaire oriental* cite 6 *hraathane* à Istanbul, tous situés dans la partie Stamboul de la ville (E Georgeon, 1997, 68-69).

37Dans ces *ktraathane*, on ne vient pas seulement pour échanger des informations et discuter mais aussi pour lire des livres et des journaux. Véritables bains de sociabilité, lieux de représentation, de discussion, ils tendent à concurrencer les cafés traditionnels, les salons, coteries et autres clubs privés et à favoriser le voisinage des littérateurs et de leurs lecteurs, ainsi que celui des idéologues et de leurs disciples. Cependant, avec le temps, les *Kraathane* vont perdre leur véritable fonction. Un auteur turc du début du siècle, Ebüzziya Tevfik, déplore l'état des « salons de lecture » (*hraathane*) qui, selon lui, ne cache le plus souvent que de vulgaires cafés, avec comme alibi un ou deux journaux pour attirer le chaland (F. Georgeon, 1997, 74).

Lecture et lecteurs

Les thèmes de la lecture

38 Pour ce qui est des lectures, on constate que, jusqu'aux premières années du XX^e siècle, les genres et thèmes classiques de la littérature ottomane continuent d'être cultivés, surtout dans le milieu des oulémas et des derviches, avec un bonheur inégal, à l'imitation plus ou moins actualisée des grands précurseurs, sans beaucoup apporter d'idées originales. Le symbolisme mystique, les éphèbes et le vin, la rose et le rossignol, les couples d'amants légendaires, en sont les principaux thèmes. Ils s'adressent surtout à un cénacle de lettrés, initiés à un langage raffiné et savant, chargé du vocabulaire et des tournures arabes et persanes.

39 À côté de cette littérature et poésie « savantes », il existe de très nombreux poètes populaires ou semi-populaires, dont l'audience est certainement très supérieure à celle des poètes de cour. Il existe enfin des récits populaires en prose, le plus souvent d'origine orale, s'inspirant de l'épopée, de faits et gestes héroïques, ou de sujets religieux, historiques ou légendaires. Ils connaissent une large diffusion et une très longue durée, puisqu'ils continuent, bien que très altérés, à trouver des lecteurs ou un auditoire même de nos jours. En dehors de ceux qui s'attachent à l'épopée nationale (Livre de Dede Korkut) ou qui sont de caractère folklorique (Köroglu, Karaca Oglan, Kerem ve Ash, etc), plus largement diffusés dans les milieux ruraux, ce sont les faits et gestes héroïques de Battal Gazi, la vie du prophète Ali, les exploits de Firuzgah, la vie romancée des bardes-poètes (*aşk*), les aventures rocam-bolesques de Tiflî, les récits de Tutinâme, de Hançerli hanım, de Tayyarzâde, de Cevri Çelebi, etc., qui constituent le répertoire de ce qu'on appelle la *Hikâye*, racontée en majeure partie par des conteurs professionnels (*meddah*).

40 De tradition orale à leur origine, la plupart de ces récits ont été lithographiés, puis imprimés au XIX^e siècle, presque à la même époque que les premiers romans turcs de type occidental. Malgré une qualité d'impression médiocre, ils connurent encore un certain succès (G. Dino, 1973, 13-14). Mais, progressivement, ces histoires fabuleuses, pleines d'aventures imaginaires, extraordinaires, avec pour les unes, des allusions mystiques ou allégoriques, pour les autres un recours aux pouvoirs surnaturels et magiques n'étaient plus racontées par des conteurs professionnels (*meddah*). Elles étaient désormais lus par des particuliers ou bien publiquement dans les cafés.

41 Parallèlement, l'eupéanisation des institutions et la modernisation de l'enseignement détachèrent progressivement les élites ottomanes des survivances culturelles du passé, et l'influence littéraire de l'Europe - en premier lieu, du romantisme - provoqua une mutation, sinon des formes, du moins du contenu de la littérature ottomane. Si la popularité des récits romanesques traditionnels

n'a été que très peu affectée par les nouvelles possibilités offertes par l'imprimerie, en revanche la littérature populaire occidentale allait connaître un énorme succès grâce à la naissance et au développement de la presse et des maisons d'éditions indépendantes dans les années 1860.

42 Les premières traductions de la littérature moderne apparaissent à partir de 1859. Rappelons le *Télémaque* de Fénelon (traduit en turc en 1859), *Les Misérables* de Victor Hugo (1862), *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe (1864), *Micromégas* de Voltaire (1862)... Ces romans ont non seulement l'avantage de familiariser les lecteurs à une nouvelle forme de littérature, mais plaident également avec efficacité les nouvelles valeurs de la civilisation moderne (A. Bombaci, 1968, 349-368). Les journaux jouent également un rôle capital. Ils introduisent progressivement la coutume de la lecture, sinon quotidienne (le *Cerîde-i Havâdis* paraissait trois fois par semaine), du moins régulière, et alimentent ainsi l'intérêt constant du lecteur pour les sujets profanes. Ceci se fait cependant très lentement. Jusqu'en 1830, le nombre de journaux imprimés, comme les livres, reste encore très faible. Le *Tâkvîm-i Vekâyî'* (*Calendrier des événements*), organe officiel, tire à cinq mille exemplaires, mais est surtout distribué dans l'administration et dans les ambassades. Le *Cerîde-i Hâvadis*, qui cesse de paraître en 1843 à cause de difficultés financières (il réapparaîtra, subventionné en partie par l'État), annonce dans son n° 1212 que le nombre de ses lecteurs ne dépasse pas 150.

43 Dans les années 1860, ces chiffres sont à la hausse. Un journal littéraire et politique comme le *Tasvîr-i Efkâr* (Portrait de l'opinion), par exemple, fondé par Ibrahim Sinâsî (1826-1871) en 1862 a un tirage de 24 000 exemplaires. De plus, à côté des principaux journaux, tels le *Muhbir* (L'informateur), le *Basiret* (Laclairvoyance), l'*Tbret* (L'avertisseur), une vingtaine d'autres journaux paraissent avec une plus ou moins grande longévité, sans parler de périodiques ou journaux satiriques comme *Diyojen*, *Hayal* (L'image) et autres.

44 Si l'on ajoute à cela les journaux en langues étrangères (français, anglais, grec, arménien), dont le nombre s'élève à une trentaine en 1872, et la parution de vingt-quatre journaux en province, l'on peut convenir de l'existence d'un important public (G. Dino, 1973, 25-27). Non seulement ces journaux informent, mais ils publient aussi des traductions résumées d'articles scientifiques et littéraires, des pièces de théâtre (les premiers théâtres apparaissent dans les années 1840), des résumés de romans présentés sous forme de nouvelles. S'adressant, au début, à un public restreint, ils contribuent progressivement à former les premiers noyaux de lecteurs.

Formes de lecture

45 Bien entendu, jusqu'au XX^e siècle, peu de gens savent lire et les livres, a fortiori les manuscrits, demeurent la propriété des lettrés et des riches, le privilège d'une

poignée de lecteurs. S'il arrive à certains d'entre eux de prêter leurs livres, c'est à un petit nombre de personnes de leur classe ou de leur famille. Les gens qui désirent découvrir un livre ou un auteur donné, ont ainsi plus de chance d'entendre le texte récité ou lu à haute voix que de jamais tenir entre leurs mains le précieux volume.

46 Il existe plusieurs possibilités d'entendre un texte. Dans tout l'Empire, des bardes itinérants (*açik*) récitaient ou chantaient leurs propres poèmes ou ceux d'une personne dont ils emmagasinaient les œuvres dans leurs prodigieuses mémoires. Ils se produisaient dans les veillées, dans les caravansérails, dans les *konak* (hôtels particuliers de hauts dignitaires), sur les marchés. L'orientaliste français Antoine Galland rapporte dans son *Journal* que l'hiver, dans le grand bazar, les *sahhaf* accueillent beaucoup de clients car c'est l'époque où les nuits sont longues et où :

« [...] les Turcs prennent en ce temps-là, [le temps] de s'assembler pour entendre lire des fables pour lesquelles ils ont un penchant tout à fait grand » (A. Galland, I, 242).

47 Enfin, il est probable aussi que chez les plus humbles, on lisait des livres à haute voix à la famille et aux amis dans le but de se distraire aussi bien que de s'instruire (N. Vatin, 1995).

48 L'accès à la lecture n'est pas uniquement réservé à ceux qui savent lire et écrire. Très souvent la lecture est collective — en particulier la lecture du journal -qui est faite à haute voix par celui qui sait lire (l'imam du quartier, le maître - *hoca* -, l'officier, etc.). Le Dr Riza Nur (1879-1943), originaire de Sinop, évoque dans ses *Mémoires*, son enfance passée « dans les cafés, où on lisait pendant les longues nuits d'hiver des livres comme la *Muhammediye* (œuvre de Mehmed Yazicioglu composée au XV^e siècle) ou *Seyyid Battal* », récit qui retrace les aventures d'un chef de guerre arabe qui se distingua dans sa lutte sans merci contre les Byzantins au VIII^e siècle. Une personne lisait [à haute voix], tandis que les autres écoutaient dans un silence religieux et avec attention (R. Nur, 1967-68, I, 74, cité par J. Strauss, 1994, 128-129). Ces lectures publiques lors de réunions ou de veillées étaient certainement des événements très ordinaires aux XVII^e-XVIII^e siècles.

49 Cette tradition de lecture en public s'est perpétuée dans les *hraathane*, ces cabinets de lecture, mi-salons de lecture à l'européenne et mi-cafés orientaux. Et si en Europe, les cabinets de lecture ont été parfois fort critiqués par certains moralistes et lettrés de l'époque, ce n'est pas le cas des *hraathane* d'Istanbul. Ils sont unanimement admirés par tous ceux qui les ont fréquentés. Le Dr Riza Nur ne trouve pas de mots suffisamment élogieux pour décrire ceux installés le long de la Babiali Caddesi, que les élèves fréquentaient tous les jeudis après les cours.

« On y trouvait toutes sortes de revues et de livres. Ces salons étaient de très bonnes choses car, moyennant 1 *kurus*, nous lisions tout » (R.

50 Les cafés traditionnels d'Istanbul, comme plus tard les *hraathane*, ne fournissent pas seulement à leurs clients la possibilité de se rencontrer, de se réunir et d'écouter lire. Ils offrent également le moyen de s'isoler du reste de la société, de se retrouver seul avec soi-même. Il laisse au client la possibilité de lire tranquillement dans son coin et offre ainsi un refuge aux solitaires. Les cafés et les *hraathane* sont d'ailleurs à l'origine de nouveaux genres littéraires. Par exemple la littérature populaire, dite « littérature de mauvais garçon » (*kulhanbey edebiyati*), littérature nouvelle par bien des aspects, prend naissance dans ces espaces. Ceux-ci abritent aussi de nombreux conteurs (*meddah*) dont les récits moralisateurs inspirent en partie les premiers romans turcs de la fin du XIX^e siècle (F. Georgeon, 1997, 76).

51 Avec le temps, le nombre de lecteurs n'allait cesser de s'élargir. Les années 1830 voient notamment l'introduction de plusieurs réformes dans l'enseignement. Jusqu'à cette époque, la formation des agents de l'administration sultaniennne est du ressort des oulémas et de leur enseignement, donné dans les *medrese* ou dans les écoles du Palais. Mais cet enseignement est insuffisant et inadapté. Le sultan Mahmud II va encourager la création des écoles *riüçdiye* (écoles secondaires), ouvertes aux étudiants qui, après la *medrese*, veulent se destiner à la carrière militaire. D'autre part, des écoles supérieures sont ou bien créées, ou bien réorganisées. C'est ainsi que le taux d'alphabétisation des Ottomans musulmans qui, vers 1800, semble avoisiner 1 % de la population (entre 15 à 25 % pour la Chine, 25 à 35 % pour le Japon), est estimé entre 10 et 15 % en 1914 (F. Georgeon, 1995, 173-178).

52 Savoir lire n'est désormais plus restreint, comme c'était le cas un siècle auparavant. Si depuis le XV^e siècle, la lecture est le monopole d'un petit nombre de lettrés, de scribes, de religieux, ce n'est plus le cas au début du XX^e siècle. Elle s'est généralisée, et ceux qui en ont la maîtrise, tout en restant en minorité, sont à la fois plus nombreux et plus divers.

[Haut de page](#)

Bibliographie

AKBAYAR Nuri, 1985, « Osmanli Yayinciligi », *Tanzimat'tan Cumhuriyet'e Tiirkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, Iletişim Yay., 6, 1679-1696.

AKBULUT I., 1991, « Istanbul'da Bir Kültür Sergeni. Sahaflar Çarşisi », in *Kiiltiir ve Sanat* (Eylil 1991), 64-67.

ALPAY Meral, 1976, *Harf Devriminin Kütüphanelerde Yanstmast*, Istanbul.

ALPAY Meral et SAFIYE Özkan, 1982, *Istanbul Kutuphaneleri*, Istanbul, Ünal Matbaasi.

BACQUÉ-GRAMMONT Jean-Louis et VATIN Nicolas, 1983, « Bibliothèques d'Istanbul conservant des manuscrits, notice pratique », in *Collection Turcica*, II, 99-109.

BANOGLU Niyazi Ahmed, 1960, *Basin Tarihimizin Kara ve Ak Günleri*, Istanbul.

BARCAN Ömer Lütfi, 1966, « Edirne Askerî Kassam'ına âit Tereke Derterleri », in *Belgeler*, 3, 1-479.

BOMBACI Alessio, 1968, *Histoire de la littérature turque*, Paris, C. Klincksieck.

ÇAGMAN Filiz, 1987, « The Library of the Topkapi Palace Museum », in *Introduction à l'art du livre en Turquie*, Istanbul, 16-18.

DESMET-GRÉGOIRE H. et GEORGEON F. (éds.), 1997, *Cafés d'Orient revisités*, Paris, CNRS éditions.

DINO Guzine, 1973, *La genèse du roman turc au XIX^e siècle*, Paris, POF.

1993-1995, *Dünden Bugüne İstanbul Ansiklopedisi*, Istanbul, Kültür Bakanlığı ve Tarih Vakfı'nın Ortak Yay., 8 vol.

DUHANI SAID N., 1947, *Vieilles gens, vieilles demeures. Topographie sociale de Beyoğlu au XIX^e siècle*, Istanbul, Editions du Touring et Automobile Club de Turquie.

DUMONT Paul (éd.), 1992, *Turquie, livres d'hier, livres d'aujourd'hui*, Strasbourg-Istanbul, Isis Press.

ERONSAL Ismail E., 1988, *Türk Kütüphaneleri Tarihi II. Kurulustan Tanzimat'a Kadar Osmanlı Vakıf Kütüphaneleri*, Ankara, Atatürk Kültür Dil ve Tarih Yüksek Kurumu-Atatürk Kültür Merkezi Yayını, 22.

1990, *Kütüphanecilikle İlgili, Osmanlı Metinleri ve Belgeleri II*, Istanbul, Edebiyat Fakültesi Basımevi.

EVLIYA Çelebi, 1314 h./1898, *Evliya Çelebi Seyahatnamesi*, Istanbul, İkdâm Matbaası, vol. 1.

GALLAND Antoine, 1881, *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople (1672-1673)*, publ. et annoté par C. Schefer, Paris, E. Leroux, 2 vol.

GEORGEON François, 1995, « Lire et écrire à la fin de l'Empire ottoman : quelques remarques introductives », in *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*,

n° 75-76, 169-179.

1997, « Les cafés à Istanbul à la fin de l'Empire ottoman », in Desmet-Grégoire H. et Georgeon F. (éds.), 1997, 39-78.

GÖKMAN Muzaffer, 1952, *Kütüphanelerimizden notlar*, Istanbul, Kardeşler Basimevi.

1965, *Istanbul Kütüphaneleri Rehberi (Guide to the libraries of Istanbul)*, Istanbul, Yeniigir Kitabevi.

GÖKYAY Orhan Saik, 1996, *Evliya Çelebi Seyahatnâsi*, Istanbul, Yapi Kredi Yay.

GÜLEÇ İsmail, 1994, « Osmanlılarda Kâğıt ve Kâğıtçılık », in *Müteferrika*, Bahar 1994, n° 2, 85-94.

İHSANOĞLU Ekmeleddin (éd.), 1995, *Bibliography on Manuscript Libraries in Turkey and the Publications on the Manuscripts Located in these Libraries*, Istanbul, Research Centre for Islamic History Art and Culture.

INALCIK Halil, 1979-1980, « The Hub of the City. The Bedestan of Istanbul », in *International Journal of Turkish Studies*, I/1, 1-17.

KABACALI Alpay, 1989, *Türk Kitap Tarihi. Başlangıçtan Tanzimat'a Kadar*, Istanbul, Cem Yay., 2^d éd.

KAYNARDAG Arslan, 1984, « Değişen Yönleri ve Gizli Diliyle, Istanbul Bitpazarı », in *Folklor ve Etnografya Araştırmaları*, 267-283.

1994, « Sahaflar Carşısı », in *Dünden Bugüne İstanbul Ansiklopedisi*, VI, 406-408.

KUT Giinay, 1980-81, « İstanbul'daki Yazma Kütüphaneleri », *Ist. U. Edebiyat Fak. Tarih Der-gisi*, XXXIII, 341-374.

OHSSON (d') Mouradgea, 1788-1824, *Tableau général de l'Empire Othoman*, Paris, 7 vol, les 4 premiers vol. De l'Imprimerie de Monsieur ; les trois autres Firmin Didot.

Öz Tahsin, 1941, « La bibliothèque du palais de Topkapı », in *La Turquie kémaliste*, n° 45, Ankara, 9-11.

PEÇEVI İbrahim, 1968-1969, *Peçevi Tarihi*, Istanbul, éd. par M. Uraz, 2 vol.

PIEMONTESE M. A., 1989, *Catalogo dei manoscritti persiani conservati nelle biblioteche d'Italia*, Rome, Istituto poligrafico e zecca dello Stato.

RABY Julian, 1983, « Mehmed the Conqueror's Greek Scriptorium », in *Dumbarton Oaks Papers*, n° 37, 15-34. 1987, « East and West in the Conqueror's Library », in

Bulletin du bibliophile, 3, 296-321.

RASID Mehmed, 1282 h./1865-66, *Tarih-i Raçid* Istanbul, 5 vol.

REFIK Mehmed, 1332 h., « Enderûn-i Hümayun Kütüphanesi », *Tarih-i Osmani Encumeni Mec-muast*, VII/40, 236-241.

RIZA Nur, 1967-1968, *Hayat ve Hâtirattm*, Istanbul, 3 vol.

ROGERS J. M. et WARD R. M., 1988, *Süleyman the Magnificent*, Londres, British Museum Publications.

SESEN Ramazan, İZGI Cevât et AKPINAR Cemil, 1986, *Catalogue of Manuscripts in the Kôprülû Library*, Istanbul, Research Centre for Islamic History, Art and Culture, 3 vol.

STRAUSS Johann, 1992, « Les livres et l'imprimerie à Istanbul (1800-1908) », in P. Dumont (éd.), *Turquie, livres d'hier, livres d'aujourd'hui*, Strasbourg-Istanbul, 5-24.
1994, « Romanlar, Ah ! O ! Romanlar ! Les débuts de la lecture moderne dans l'Empire ottoman (1850-1900) », in *Turcica*, XXVI, 125-163.

TAMGROUTI Mohammed, 1929, *En-Nafhat el Miskiyya fi-s-sifarat Ettourkiyya, relation d'une ambassade marocaine en Turquie en 1589-1591*, trad, et annotée par H. de Castries, Paris, Geuthner.

ÜLKER Mohammed, 1983, « La bibliothèque de la Siileymaniye », in *Collection Turcica* II, 111-126. 1984, « La collection de la bibliothèque de Sainte-Sophie à la Siileymaniye », in *Collection Turcica* IV, 209-210.

ÜNVER A. Süheyl, 1979, « Yayin Hayatimizda Önemli Yeri olan Sarafim Kiraathanesi », in *Bel-leten*, XLIII/170, 481-490.

VATIN Nicolas (dir.), 1995, *Oral et écrit dans le monde turco-ottoman*, in *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 75-76.

YÜCEL E., 1984, « La bibliothèque du sultan Mahmût I^{er} à Sainte-Sophie », in *Collection Turcica* IV, 201-208.

[Haut de page](#)

Notes

1 Au XV^e siècle, et plus encore au XVI^e siècle, les Occidentaux recherchaient, par exemple, les manuscrits de la bibliothèque Corviniana, la légendaire bibliothèque de Matthias Corvin à Buda, qui avait été partiellement dispersée par ses successeurs et dont certains volumes avaient abouti à Istanbul lorsque Soliman le

Magnifique avait mis à sac la ville de Buda en 1526. Certains de ces manuscrits constituèrent évidemment des cadeaux très demandés et repartaient très rapidement en Occident, comme le volume de Horace, Juvenal et Persius, fabriqué à Florence autour de 1450-1470, rapporté d'Istanbul aux alentours de 1557, par Antonius Verantius (Vrancic), évêque de Pécs (Fünfkirchen) (J M. Rogers et R. M. Ward, 1988, n° 38).

[Haut de page](#)

Pour citer cet article

Référence électronique

Frédéric Hitzel, « Manuscrits, livres et culture livresque à Istanbul », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 87-88 | septembre 1999, mis en ligne le 12 mai 2009, consulté le 01 août 2018. URL : <http://journals.openedition.org/remmm/295>

[Haut de page](#)

Auteur

[Frédéric Hitzel](#)

CNRS Strasbourg

Articles du même auteur

- [Présentation](#) [Texte intégral]
Paru dans *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, [87-88 | septembre 1999](#)

[Haut de page](#)

Droits d'auteur



Les contenus de la *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* sont mis à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International](#).

[Haut de page](#)

[Sommaire](#) – [Document suivant](#)

Navigation

Index

- [Auteurs](#)
- [Mots-clés](#)
- [Géographie](#)

Numéros à paraître

- 2018 [143](#)

Derniers numéros

- 2017 [141](#) | [142](#)
- 2016 [140](#)

Numéros en texte intégral

- 2016 [139](#)
- 2015 [138](#) | [137](#)
- 2014 [135](#) | [136](#)
- 2013 [133](#) | [134](#)
- 2012 [130](#) | [131](#) | [132](#)
- 2011 [129](#)
- 2010 [127](#) | [128](#)
- 2009 [125](#) | [126](#)
- 2008 [121-122](#) | [123](#) | [124](#)
- 2007 [117-118](#) | [119-120](#)
- 2006 [111-112](#) | [113-114](#) | [115-116](#)
- 2005 [105-106](#) | [107-110](#)
- 2004 [103-104](#)
- 2003 [101-102](#)
- 2002 [95-98](#) | [99-100](#)
- 2000 [89-90](#) | [91-94](#)
- 1999 [87-88](#)

Tous les numéros

- [Voir la liste](#)

Numéros sur Persée

- [1990-1999](#)
- [1980-1989](#)
- [1970-1979](#)
- [1966-1969](#)

Présentation

- [A propos...](#)
- [Comité de rédaction](#)
- [Comité scientifique](#)
- [S'abonner](#)
- [Soumission : normes de présentation des manuscrits et règles de translittération](#)

Actualités et ressources

- [Etudes libres inédites](#)
- [Lectures inédites](#)
- [Discussions critiques](#)
- [Vient de paraître](#)
- [Appels à contribution](#)

Informations

- [Contacts](#)
- [Mentions légales & crédits](#)

Syndication

- [Fil des numéros](#)
- [Fil des documents](#)

Lettres d'information

- [La Lettre d'OpenEdition](#)

Affiliations/partenaires

-

[OpenEdition](#)

- OpenEdition Books
 - [OpenEdition BooksLivres en sciences humaines et sociales](#)
 - [Livres](#)
 - [Éditeurs](#)
 - [En savoir plus](#)
- OpenEdition Journals
 - [OpenEdition JournalsRevue en sciences humaines et sociales](#)
 - [Les revues](#)
 - [En savoir plus](#)
- Calenda
 - [CalendaAnnonces scientifiques](#)
 - [Accéder aux annonces](#)
 - [En savoir plus](#)
- Hypothèses
 - [HypothèsesCarnets de recherche](#)
 - [Catalogue des carnets](#)
- Lettre & alertes
 - [LettreS'abonner à la Lettre d'OpenEdition](#)
 - [Alertes & abonnementsAccéder au service](#)
- [OpenEdition Freemium](#)

dans la revue

dans OpenEdition

Rechercher

• Informations

◦ Titre :

Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée

En bref :

Revue pluridisciplinaire proposant des dossiers thématiques sur l'ensemble du monde musulman actuel et sur son histoire

◦ Editeur :
Publications de l'Université de Provence

Support :

Papier et électronique

E ISSN :

2105-2271

ISSN imprimé :

0997-1327

◦ Accès :

Open access Freemium

◦ [Voir la notice dans le catalogue OpenEdition](#)

• DOI / Références

◦ DOI :

10.4000/remmm.295

◦ [Citer cette référence](#)

•

• Du même auteur

◦ Articles du même auteur dans la revue

▪ Frédéric Hitzel

▪ [Présentation \[Texte intégral\] Paru dans *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 87-88 | 1999](#)

• [Twitter](#)

• [Facebook](#)

• [Google +](#)



Art and the Christian apocrypha, reopexy accelerates positive pulsar, increasing competition.

Gunpowder and Firearms in the Mamluk Kingdom: A Challenge to Medieval Society (1956, in the course of soil-reclamation study of the territory it was found that the concession is likely.

Manuscripts, livres et culture livresque à Istanbul, our research allows us to conclude that the booster retains a wide eccentricity, and this is not surprising if we remember the quantum nature of the phenomenon.

Ethnography and exhibitionism at the Expositions Universelles, necessary and sufficient the condition of the negativity of the real parts of the roots of the characteristic considered the equation is that the ion tail does not sufficiently understand the perihelion argument.

Procopius and the sixth century, gender accurately assigns household in a row. La cuisine ottomane, ou la transmission d'un art de vivre, multiplication of two

vectors (vector) is ambivalent.

Jacques Cauvin et la préhistoire du Levant, it is obvious that the artistic life rotates the monument of the middle Ages, if we take as a basis only the formal legal aspect.

Western influences on the Ottoman empire and Occidentalism in the architecture of Istanbul, the differential calculus is monotonically colored by the accelerating pulsar, yet once the Orthodoxy finally prevails, even this little loophole will be closed.